

## JEAN RAMEAU

Une tête d'empereur romain, rappelant un peu la physionomie de Jean Richepin, par son abondante toison noire, aux ondulations touffues ; une barbe en pointe ; le nez aux lignes arrêtées et pures ; la bouche franchement dessinée. Eclairant cette physionomie, d'étranges yeux bleus, tantôt d'une douceur infinie, tantôt fulgurants et empreints du désir de vaincre. La voix est chaude, timbrée, musicale, passionnée et grondante comme un torrent, douce comme un souffle, déchirante comme une viole d'amour, mais laissant toujours percevoir une timidité qui plaît et qui ensorcelle.

Une légère claudication ajoute à cet ensemble quasi-féerique quelque chose du charme qui enveloppe les êtres faibles ; charme qu'augmentent des gestes larges, variés, inattendus.

Ses vers sont amples, harmonieux, invocateurs, avec des rimes sonores comme le bronze.

Ses romans sont des plus lus et laissent voir son amour de la nature, il évoque les bois, la campagne, les feuilles vibrant aux baisers du soleil et le chuchotement des ruisseaux, il aime à nous initier aux amours du village et à ses fières traditions, nous en fait admirer les charmes et comprendre les torts.



JEAN RAMEAU

Dit-il lui-même ses œuvres, ce qui le fait disputer des salons et du monde, son succès est prodigieux, on applaudit, de l'émotion plein le cœur.

Né à Gaas (Landes), âgé de quarante-deux ans, il a déjà connu le triomphe et a vu ses œuvres faire la conquête du plus grand des critiques : le public.

Il débuta dans un caveau du boulevard Saint-Michel, au milieu de la fumée des pipes faisant brouillard autour des becs de gaz, au bruit des verres se choquant et de la chute des soucoupes sur le plancher. C'est aux Hirsutes et au Chat Noir qu'il se fit connaître. Là, au milieu de la belle pléiade qui a illustré le Quartier Latin et Montmartre : Emile Goudeau, l'ironiste, présidait, et là, sous cette direction habile, Rollinat, Maurice Bouchor, le délicat poète ; Marcel Legay, chansonnier ; Georges d'Esparbes, Edmond Haraucourt, de Sivry, Sapek l'anti-concierge, mort fou après avoir goûté de la vie administrative ; Mac-Nab, l'humoristique auteur du "Pendou." Un beau vendredi soir, le gentilhomme Salis, annonça de sa voix de stentor : "l'excellent poète Jean Rameau." Son succès fut violent, l'émotion et la timidité qui l'envahissaient à ce début brusque et prématuré disparurent lorsque les applaudissements couronnèrent ses

paroles qui faisaient respirer un air libre de campagne et de Patrie.

Depuis, il a fait son chemin ; il n'a pas voulu se perdre, sans doute, car à l'instar du Petit Poucet, il a marqué son passage d'un semis de perles : ses œuvres.

Son nom fut dès les jours suivants connu, et les étoiles qu'il chantait et célébrait avec amour, devaient être bonnes pour lui.

Venu des Landes, comme bien d'autres, pour conquérir Paris ; très goûté dans les salons connus par ses succès du Chat noir et des Hirsutes, il allait retourner au milieu des siens, lorsque le *Figaro* ouvrit un concours de poésie ! Jean Rameau fit parvenir une composition lyrique sans signature. Elle fut reçue, perdue parmi les envois d'une centaine de trouvères.

Le concours terminé, le *Figaro* publia l'œuvre qui était couronnée :

## LA LÉGENDE DE LA TERRE

Lorsque le Créateur eut ébauché l'espace,  
Le grand espace morne aux champs illimités,  
Il prit sur son épaule une lourde besace  
Où l'on oyait un bruit confus d'astres heurtés.

Et plonge vnt dans le sac ses mains miraculeuses,  
Comme un semeur pensif, à pas lents et pareils,  
Il parcourut l'éther aux plaines fabuleuses,  
Ensemencant le vide énorme de soleils.

Il en jeta, jeta, par monceaux fantastiques,  
Par monceaux lumineux, par monceaux véhéments,  
Et les sillons du ciel fumèrent, extatiques,  
Sous les pas du semeur vermeil de firmaments.

Il en jeta, jeta, de sa dextre éperdue.  
Largement, en tous lieux, par grands jets bien rythmés.  
Et les étoiles d'or fuirent dans l'étendue  
Comme un essaim bruyant d'insectes enflammés.

"Allez ! allez ! disait le grand semeur de mondes.  
Allez, astres ! germez dans les steppes des cieux !  
Peuplez l'immensité de vos floraisons blondes,  
Allez, chantants ! allez, féconds ! allez joyeux !

"Sillonnez l'éther noir comme des nerfs de flamme !  
Voguez sous la caresse amicale des vents  
Avec tout ce qu'il grouille en vous de corps et d'âmes,  
Avec vos cargaisons farouches de vivants !

"Allez, houles de feu, dans la nuit misérable !  
Faites-y de l'aurore ! épanchez-y du jour !  
Et lancez jusqu'au fond de l'incommensurable  
Des jets vertigineux de lumière et d'amour !

"Et que tout sur vos flancs brille, exulte, prospère !  
Et que tout soit content, soit heureux, soit béni,  
Et clame : "A jamais gloire au Créateur, au Père,  
Au Semeur de soleils qui peupla l'infini !

Et les astres alors partirent, lourds de vie,  
Tourbillonnant aux pieds du Créateur serein,  
Comme, en un désert plat que juillet torrifie,  
D'humbles grains de poussière aux pieds d'un pèlerin.

Et tous brillaient, et tous chantaient, et, sans entraves,  
Gravitant sur leur axe inébranlable et sûr,  
Avec leurs milliards de voix fières et graves,  
Poussaient un hosanna monstrueux dans l'azur.

Et tout était bonheur, justice, beauté, force ;  
Et chaque astre entendait ses êtres radieux  
Couvrir de chants d'amour sa maternelle écorce,  
Et tous bénir la vie, et tous louer les cieux !

Or, quand il eut vidé sa besace d'étoiles,  
Quand de globes fervents tout le noir fut jonché,  
Le Semeur vit, au fond du sac, entre deux toiles,  
Un tout petit morceau de soleil ébréché.

Et, distrait, sans savoir quelle sphère inconnue  
Tournoyait incomplète en l'espace vermeil,  
Le Créateur, d'un souffle, envoya dans la nue  
Rouler cette parcelle infime de soleil.

Et puis, montant là-haut, sur son trône écarlate,  
Par dessus le brouillard des mondes qu'il jeta,  
Comme un grand roi doré dont l'œil fier se dilate  
Sous l'acclamation d'un peuple, il écouta,

Il entendit l'immense alleluia des choses !  
Il entendit des chœurs de globes florissants  
Entonner, éperdus, des chants d'apothéoses,  
En lui noyant les pieds de nuages d'encens.

Il vit l'éternité palpitante d'extases,  
Il vit, dans une intense et profonde clameur,  
L'orgue de l'Univers hennir d'ardentes phrases  
Pour fêter à jamais le triomphal Semeur !

Mais soudain il pâlit. De cette mer astrale  
Une plainte montait sourdement vers les cieux,  
Montait, enflait, croissait, dominant de son râle  
Toute l'ovation du firmament joyeux.

C'était l'atôme obscur de l'atôme ébréché,  
C'était les êtres vils restés sur ce débris,  
Pleurant l'Etoile-Mère incessamment cherchée,  
Et toujours introuvable en ce coin du ciel gris.

Et la plainte disait : "Anathème ! Anathème !  
Nous sommes les errants que le malheur conduit,  
Nous sommes le troupeau des vivants au front blême  
Créés pour la lumière et jetés dans la nuit.

"Nous sommes les bannis, la cohorte exilée,  
Les seuls êtres ayant des larmes dans les yeux ;  
Et, si l'eau de la mer sur ce globe est salée,  
C'est peut-être des pleurs versés par nos aïeux.

"Anathème ! Anathème au Semeur de lumière !  
A Celui que ce vaste univers applaudit !  
S'il ne vient pas nous rendre à l'Etoile première,  
Qu'il soit maudit, partout maudit, sans fin maudit !"

Alors Dieu se dressa sur son trône écarlate,  
Et, tendre, ému, pleurant comme nous, il baissa  
Ses deux bras lumineux sur l'immensité plate,  
Et, de toute sa voix de tonnerre, il lança :

"Parcelle de soleil qui se nomme la Terre,  
Larves qui gémissiez sur elle : Humanité,  
Chantez ! Je vous fais don de la Mort salutaire,  
Qui vous ramènera dans l'Astre de clarté !"

Et c'est pourquoi, superbe, insensible aux désastres,  
Le Poète, créé pour les étoiles d'or,  
Dédaigneux de la Terre, a les yeux sur les astres,  
Vers lesquels à son tour il prendra son essor.

Deux jours après, le *Figaro* lui parvenait et lui donnait l'encouragement de se voir publié. Le public, pendant ce temps, s'était ému et acclamait le nom de l'auteur, que tout le monde voulait connaître et que peu avaient deviné. De là-bas, des Landes chères à son cœur il écrivit : le nom arriva et la Renommée l'accompagnait.

Cette composition lyrique fait entrevoir le talent de Jean Rameau dans toute son étendue. Ses vers ont une richesse de coloris, de rime et d'allure que nous retrouverons partout, les strophes, de grande énergie, donnent à cette pièce une noblesse digne du sujet. Les images y sont nombreuses, faciles à comprendre, et se succèdent avec une simplicité et un charme qu'il est rare de trouver chez un débutant.

La voie était ouverte ; Jean Rameau, enhardi par cet éclatant succès, n'hésita pas et devint par son talent l'auteur applaudi et recherché que nous allons étudier ensemble, tant dans les vers que dans le roman.

Mais si Jean Rameau nous captivait par ses écrits poétiques, par ses nouvelles charmantes, par ses romans remplis de souvenirs et de descriptions taillées à l'emporte-pièce, il donnait en même temps libre cours à son talent d'artiste. Il nous faut l'admirer maintenant la boîte de pastels en main. Il avait, dans les salons où son talent de diseur le mettait en relief, rencontré beaucoup de peintres : l'idée lui vint de les suivre et il s'en acquitta bien. Muni de la boîte de pastels, il nous convia, comme Emile Bergerat, à son exposition de "poils et plumes."

J.-B.-A.-I., LEYMARIE.

(A suivre)